

Des enfants sans enfance

EXPOSITION. Entre 1920 et 1960, des dizaines de milliers d'enfants ont vécu l'enfer pour cause de placement, avec la bénédiction des pouvoirs publics, dans des institutions souvent tenues d'une poigne de fer par l'Eglise. L'exposition itinérante *Enfances volées* leur rend justice.

MARIE-PAULE ANGEL

“

Tous ces paysans dans le village, c'étaient de bons chrétiens. Des gens qui allaient à l'église et qui prenaient des petits orphelins pour les exploiter.»

«J'ai jamais entendu “mon chouchou, mon amour”. Toujours “charogne, salopard”. Et je suis quand même encore là.»

«J'ai encore l'angoisse du jour où je suis arrivé dans cette famille à Châtel-St-Denis. Je n'oublierai jamais. Pendant un an, je ne suis pas allé à l'école. Le père était alcoolique et violent, la mère peu encline à la gentillesse et à l'affection. J'ai travaillé chez un boulanger de 6 h du matin à 19 h 30 puis chez un forgeron, 70 heures par semaine. Personne ne tiendrait aujourd'hui. J'avais 15 ans.»

«J'étais myope. J'étais obligée de copier parce que je ne voyais rien au tableau. Mais pour la dictée, ça allait. La sœur devenait folle de rage parce que je ne voyais pas. Elle préférait me taper la tête par terre, avec une méchanceté terrible. J'avais seulement besoin de lunettes.»

«C'était une salope. Pour me punir, elle me mettait tout nu, de face, devant toute la classe, pour la fessée. C'était vulgaire. Le jour où je me suis rebellé, elle ne m'a plus touché.»

Emissaires de l'enfer

Des témoignages qui vous glaçant le sang. Sous les cornettes et les crucifix se cachaient les démons de l'enfer. «On avait des copines et on s'attachait. Les nonnes faisaient tout pour nous séparer. C'est plus tard, une fois adulte, que j'ai compris. Elles nous assimilaient à des lesbiennes. Pour-



Garçon du foyer de Sonnenberg (Kriens) au travail. PAUL SENN

quoi elles n'acceptaient pas qu'on ait une amie, alors qu'on n'avait personne d'autre? On ne savait même pas que ça existait, d'être lesbienne. C'est là qu'on voit que ces femmes étaient perverses», témoigne Louise.

«J'ai été confronté à cette espèce de saloperie, d'un garçon qui se fait brutaliser par un mec, qui est mon surveillant, que je

dois aller me confesser à un autre mec, qui est le directeur, et qui est aussi pervers et que je dois lui donner des noms. Là, on m'a bousillé la vie», enrage Jean-Louis, traité de «petite gonzesse» par un surveillant qui voulait lui apprendre, dit-il, «comment faire des enfants», le directeur de cette institution catholique de Montet (Broye) lui ayant fait subir des atouchements sexuels. «Le soir, on était battu, nu au pied du lit.»

Traumatismes à la pelle

Ces enfants d'hier, aujourd'hui des adultes de septante ou hui-

tante ans, s'appellent Georges, Albert, André, Louise, Jean-Louis, Germaine, Claudine, Gilbert. Ils ont été sélectionnés parmi quelque 300 témoignages de cette époque. Ils disent, sans ambages et avec dignité, ce qu'ils ont vécu quand on les a arrachés à leurs familles, au nom de la morale et des lois de l'époque, pour être placés dans des orphelinats, des instituts, des foyers d'accueil – souvent des familles paysannes contentes de se procurer une main-d'œuvre gratuite et corvéable à merci, qui ne mangeait pas de foin et dormait à l'écurie.

Orphelins, progénitures de parents très pauvres ou alcooliques ou, pire, enfants «illégitimes» nés de «filles mères», ces rescapés d'enfances volées entre 1920 et 1960 sont aujourd'hui au cœur d'une bouleversante exposition itinérante. Ils parlent pour eux comme pour les milliers de voix qui se sont tues ou qui ont fait impair et passe sur leur enfance maudite.

A Fribourg en 2012

L'expo, qui a commencé son marathon à Berne (18000 visiteurs et une centaine de classes), a posé ses panneaux didactiques et son matériel audiovisuel au Musée historique de Lausanne. Une douzaine de villes de Suisse sont programmées d'ici 2013, l'expo devant s'arrêter à Fribourg, au Musée d'art et d'histoire, en 2012.

Car notre canton n'est pas en reste, avec les institutions catholiquement correctes qu'étaient, dans la Broye, Marini à Montet et les Fauvettes à Montagny, ainsi que la Ste-Famille à Sonnenwyl (Fribourg), pour ne citer que celles-là. L'historienne bulloise Anne Hehli a apporté sa pierre à cette exposition, elle qui a réalisé tout un travail de mémoire sur les enfants mis aux enchères «à l'envers» (au plus bas prix), une pratique choquante qui a perduré, dans le canton et ailleurs, au-delà de 1929, et qui s'inscrit dans cette systématisation de l'enfance bafouée. ■

Lausanne, Musée historique, place de la Cathédrale 5, jusqu'au 15 novembre, de 11 h à 18 h tous les jours (17 h le dimanche), fermé le lundi sauf en août

Rencontre-débat le 3 septembre, 18 h 30, sur le placement aujourd'hui

Infos et renseignements sur le site www.enfances-volees.ch

“J'ai jamais entendu “mon chouchou, mon amour”. Toujours “charogne, salopard”. Et je suis quand même encore là.” UN ANCIEN ENFANT PLACÉ



Trois autres enfants placés, également au foyer de Sonnenberg. PAUL SENN

Pour que cela ne se reproduise plus

Cette exposition est subjective, forcément, malgré ses fondements historiques, puisque articulée principalement sur des sources orales. Des placements se sont certainement bien passés. De ceux-là, on ne parle pas. Il faut donc aborder cette expo avec la conscience de la partialité de témoignages qui n'en restent pas moins vrais et poignants sur un sujet longtemps tabou. Des témoignages qui renvoient à un devoir collectif de mémoire sur ce qui s'est passé dans ce pays, avec la bénédiction des autorités.

Cet aspect n'est pas occulté dans *Enfance sacrifiée. Témoignages d'enfants placés entre 1930 et 1970*, un ouvrage coréalisé par Geneviève Heller, Pierre Avanzino et Céline Lacharme (Edition des cahiers de l'Ecole d'études sociales et pédagogiques, Lausanne, no 42, 2005). «Derrière la responsabilité des individus, c'est la responsabilité collective qui est engagée: engagée par la politique sociale,

par un système d'assistance, par des dispositions politiques et financières», dit Pierre Avanzino.

Aujourd'hui, les structures mises en place et le professionnalisme se traduisent par des améliorations significatives, avec garde-fous et équipements mieux adaptés. Mais, avertit le livre dans sa conclusion, «il n'est pas exclu que l'on rencontre à nouveau, pour des motifs formulés différemment, la volonté de couper les ponts entre les étapes de vie d'un enfant. Certaines violences sont susceptibles de se reproduire, sous des formes variables.» Il y a aujourd'hui 25000 enfants placés dans notre pays.

«Jamais un mot d'excuse»

La rancune contre les pouvoirs publics est très forte chez les «rescapés». «L'Etat n'a jamais prononcé un mot d'excuse, rien de rien», rapporte un témoin. L'exposition reconnaît

«la complicité des autorités, de l'Eglise, de l'école et du voisinage» dans le difficile processus de traitement et de dépassement de toute la maltraitance physique et psychique subie par les enfants placés. «Seules, sans personne pour reconnaître leur souffrance d'enfant, les personnes touchées étaient condamnées à l'isolement intérieur (reconnu aujourd'hui comme une forme de torture) et il ne leur restait que le silence pour survivre.» Certains ont développé des stratégies de survie. D'autres se sont suicidés. Combien? D'autres, encore, se sont révoltés. Comme Louise Buchard-Molteni (1933-2004), bien connue des Lausannois, elle qui escaladait les grues de chantier où elle accrochait des banderoles. Originaire de la vallée de Joux, elle a vécu l'enfer chez les sœurs de la Providence à Fribourg et a été placée dans le Tessin. Elle témoigne dans un livre, *Le tour de Suisse en cage*. MPA